

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Amiral Ronarc'h

Abonnement pour la France 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger 20 Frs

DANS LASSIGNY ET NOYON RECONQUIS



La vieille église de Lassigny, qui datait du quinzième siècle, n'est plus qu'un amas de pierres ; un pan de l'abside s'élève seul sur l'écroulement des moellons.



Le 17 mars, nos troupes firent leur entrée à Lassigny dont les Allemands étaient partis après avoir détruit et brûlé ce que le bombardement avait épargné.



La demeure de M. Fabre, conseiller général du canton de Lassigny, a été particulièrement maltraitée par les barbares qui ont crevé le toit, arraché les portes et les fenêtres.



Dans Noyon reconquis, c'est un défilé incessant de nos régiments : camions automobiles, voitures régimentaires se succèdent dans la grande rue que bordent des maisons intactes.



La ville de Noyon, à part quelques maisons voisines des ponts que les Allemands ont fait sauter, n'a pas trop souffert. Les habitants ne cessent d'acclamer nos troupes qui traversent la ville pour talonner la retraite de l'ennemi. Voici, à gauche, un convoi d'artillerie qui va prendre position en avant sur nos nouvelles lignes. A droite, c'est une profonde excavation produite par une mine que les Allemands avaient placée au milieu du boulevard Mory, espérant ainsi entraver notre poursuite.



LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 15 au 22 Mars

PLUS de trois cent cinquante localités, dont plusieurs importantes, reprises à l'ennemi, un vaste territoire recouvré par nous ou nos alliés, des milliers de Français délivrés du joug allemand, les armées allemandes en retraite entre Arras, Saint-Quentin et Soissons ; le département de l'Oise entièrement nettoyé d'ennemis, celui de la Somme presque vide de leurs troupes, tels sont en substance les faits dont les communiqués de cette période nous ont quotidiennement apporté le détail.

En sortant des tranchées pour poursuivre les Boches en retraite, nos armées et celles de nos alliés ont ouvert une nouvelle phase de la guerre. Sur le front britannique, entre Ypres et Arras, les lignes restent jalonnées sensiblement par les mêmes positions. Mais à partir d'Arras les opérations se passent maintenant bien en avant du front tenu par nos alliés jusqu'à Roye. Le mouvement de retraite des Allemands, qui ne s'effectua d'abord que sur les rives de l'Ancre, s'est étendu rapidement à tout ce front puis aux secteurs français jusqu'à Crouy. Nous allons le suivre d'aussi près que possible.

Nous devons faire remarquer tout d'abord que nulle part nos alliés ni nos troupes n'ont occupé absolument sans combat le terrain repris à l'ennemi. Encore qu'il se retire volontairement, dit-il, ce n'est pas sans laisser derrière lui de fortes arrières-gardes chargées de retarder l'avance des alliés et de la leur faire payer le plus cher possible.

Le 15, les Anglais occupent sur un front de 4 kilomètres les tranchées allemandes, du nord du village de Saillisel au sud du bois de Saint-Pierre-Vaast. Le 16, ils s'emparent de la presque totalité de ce bois ainsi que de 1.000 mètres de tranchées au sud et de 2.000 mètres au nord. Le 17, à la suite d'un violent combat, nos alliés entrent à Bapaume, ou plutôt dans les ruines fumantes de la ville, car l'ennemi avant de la quitter l'a pillée et incendiée. Dans ce même temps ils s'emparent de forts villages tels que le Transloy, Biefvillers, Achiet-le-Grand, Achiet-le-Petit, etc. Au sud de la Somme toutes les positions allemandes sur plus de 25 kilomètres, dont Fresnes, Barleux, la Maisonnatte, tombent également en leur pouvoir. Le 18, c'est Chaumes et Péronne qui sont reprises. Dans ces deux localités, de même qu'à Bapaume, les Allemands ont multiplié les ravages avant de battre en retraite ; ils ont emporté tout ce qu'ils ont pu et mis le reste hors d'usage. L'avance de nos alliés couvre alors une profondeur de 16 kilomètres sur un front de 72, des environs d'Arras au sud de Chaumes. Le même jour, les troupes britanniques entraînent à Nesle en même temps que les nôtres. Le 19, continuation de la poursuite des Allemands, avec les arrières-gardes desquels le contact reste maintenu, sur une profondeur de 3 à 12 kilomètres, où se trouvent quarante villages.

Le 20, en dépit de conditions atmosphériques très défavorables, une avance considérable est encore réalisée sur le front de progression au sud d'Arras. Quatorze villages de plus se trouvent ainsi libérés. Nos alliés se trouvent alors sur une ligne passant par Canizy-Estrées-en-Chaussée-Nurlu-Vélu-Saint-Léger.

Le 21, à l'est de la Somme, 16 kilomètres encore sont couverts par l'avance des troupes britanniques : quarante villages de plus se trouvent ainsi libérés. Nos alliés constatent que l'ennemi, tout en continuant à se replier, commence à offrir une certaine résistance, notamment entre Arras et Nurlu.

Un fait digne de remarque, et que nous constaterons aussi sur le front français, est que, pendant que les Allemands se laissent reprendre un vaste territoire sur lequel ils auraient pu résister longtemps, dans le secteur Ypres-Arras que n'affecte pas leur retraite, ils continuent la petite guerre pour des bouts de tranchée, soit pour les défendre, soit qu'ils cherchent à enlever quelques mètres à nos alliés. Ces incidents se placent, le 16, vers Souchez ; les 16, 17, 18, vers Vermelles ; le 19, vers Loos et au nord-est d'Ypres ; le 21, dans la région de Neuville-Saint-Vaast. Ils sont insignifiants par rapport aux autres faits.

Sur le front français, tandis que l'on se bat encore dans la région de Maisons-de-Champagne, le mouvement de retraite de l'ennemi, commencé devant le front britannique, gagne le secteur de Roye-Lassigny. Du 15 au 17, sur tout le front compris entre Andechy à l'Oise, sous la pression irré-

sistible que nos troupes exercent sur ses lignes, l'ennemi abandonne les positions puissamment et savamment fortifiées qu'il tenait depuis plus de deux ans. Le 17, nos avant-gardes pénètrent dans Roye, accueillies avec enthousiasme par les huit cents habitants que les Allemands n'avaient pas eu le temps d'emmenner, mais qu'ils avaient dépouillés de tout avant de partir. Au nord et au nord-est de Lassigny, nos troupes atteignent et par endroits dépassent la route de Roye à Noyon. Le lendemain, l'avance continue sur tout ce front. Notre cavalerie entre dans Nesle en même temps que les Anglais. Au nord-est de Lassigny, nous gagnons une

vingtaine de kilomètres en direction de Ham. Les autres points principaux occupés ce jour-là sont Noyon et Crouy, outre les nombreuses localités dispersées sur l'immense superficie battue par nos troupes. Le lendemain 19, avance à l'est de Nesle, occupation de Guiscard ; nos troupes dépassent Ham sur la Somme et Chauny sur l'Oise. Progression au nord-est de Crouy et au sud de Chauny. Soissons se trouve entièrement dégagé, et le département de l'Oise nettoyé d'Allemands. Le 20, on annonce que notre cavalerie est parvenue aux environs de Rouppe, à 7 kilomètres de Saint-Quentin. Notre infanterie occupe Tergnier, nœud important de voies ferrées, et franchit le canal de Saint-Quentin. Partout où nos troupes prennent pied, elles peuvent constater la dévastation systématique du pays : maisons pillées et brûlées, arbres fruitiers et cultures détruits, églises souillées, puits empoisonnés, sont les actes par lesquels les Boches affirment la supériorité de leur kultur. A Noyon, ils ont enlevé en partant plusieurs notables et cinquante jeunes filles de 15 à 25 ans ; et on découvre qu'ils ont détruit les ruines historiques du château de Coucy. Le 21 nous voit recouvrer le château de Saviennes et le village de Jussy. Au sud de Chaumes, nous tenons la ligne générale de l'Ailette ; à l'est de Ham, nos troupes forcent en deux endroits le passage du canal de Saint-Quentin ; nous sommes en progression au nord de Tergnier et au nord de Soissons. Nos troupes, elles aussi, constatent que les arrières-gardes allemandes sont plus acharnées que ces derniers jours à nous disputer le passage.

Sur tout le reste du front, de l'Oise à l'Alsace, une vive effervescence s'est manifestée dans tous les secteurs. La guerre de petites opérations a continué à nous donner çà et là de bons résultats, par exemple le 16, à l'est de la butte de Souain, le 17, à l'ouest de Maisons-de-Champagne. Nous avons été attaqués, sans succès, au nord-ouest de Berry-au-Bac le 17, ainsi que dans la région de Reims le 17 et le 18. L'attaque sur Berry-au-Bac a été assez chaude. Le 21, autres alertes vers Tahure, le bois d'Ailly, etc.

Sur le front de la Meuse, la lutte a été incessante. Le 16 et le 17, on nous attaque sur la rive droite, vers le bois des Caurières et les Cham-

brettes ; en ce dernier point, la lutte est violente et l'ennemi échoue.

Par suite de la démission du cabinet Briand le 17, il a été constitué, sous la présidence de M. Ribot, un nouveau ministère dans lequel M. Painlevé a pris le portefeuille de la guerre.

NOTRE COUVERTURE

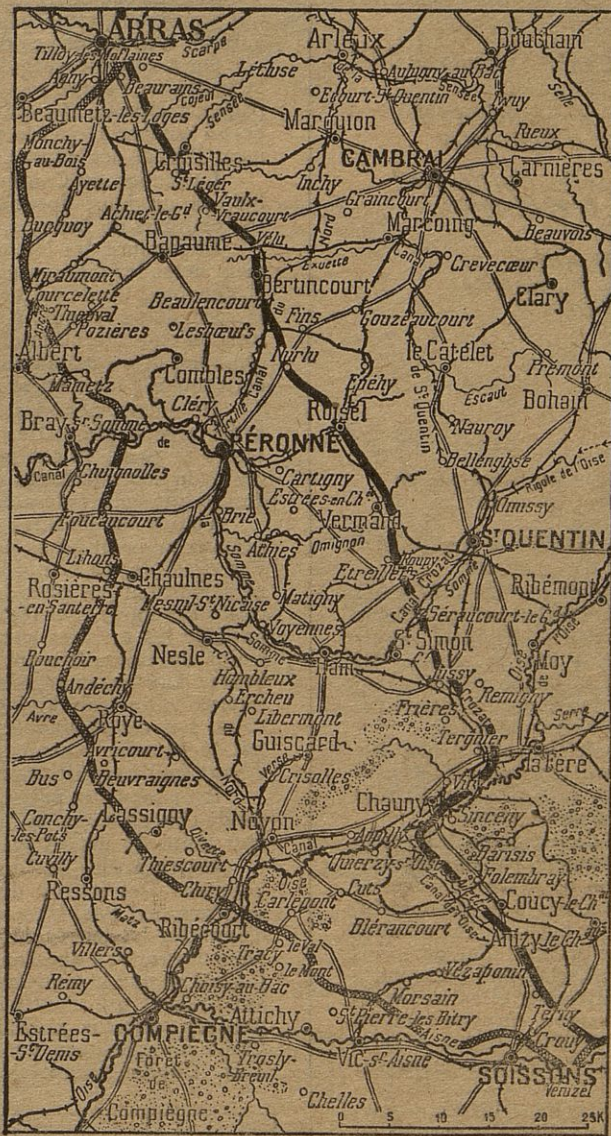
L'AMIRAL RONARCH

Le trait caractéristique de cette belle figure de marin, c'est la modestie ; le « héros de Dixmude » ne veut pas admettre qu'on parle de lui. On lui a dit d'arrêter l'ennemi sur l'Yser ; eh bien ! avec sa brigade de fusiliers marins il a arrêté 40.000 Prussiens. Quoi de plus simple, en effet ?

L'amiral Ronarch est né le 22 février 1865 ; son entrée au service date de 1880 ; aspirant en 1883, lieutenant de vaisseau en 1890, capitaine de vaisseau en 1908, la guerre le trouve contre-amiral en 1914. Un brigade de fusiliers marins est constituée ; il est mis à sa tête pour aller au secours de l'armée belge en retraite.

On sait comment à Dixmude il tint tête aux forces allemandes, avec quelle ténacité, quel héroïsme il soutint tous les assauts d'un ennemi dix fois supérieur en nombre.

Décoré par le roi des Belges le 29 octobre 1914, il reçut en 1915 la croix de la Légion d'honneur. Le 5 novembre de cette même année, il était promu au grade de vice-amiral, puis nommé membre du conseil supérieur de la marine.



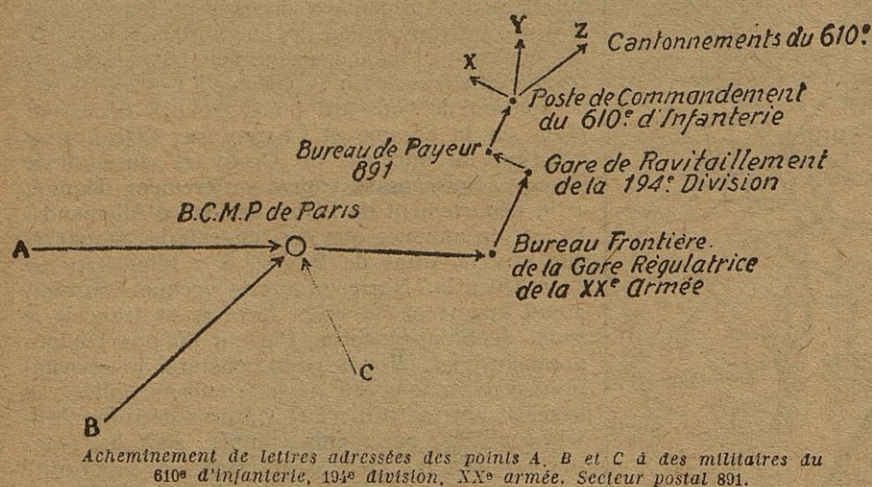
LA RETRAITE ALLEMANDE AU 21 MARS

Poste et colis postaux militaires

Dans sa séance du 13 février, la Chambre des députés a adopté un projet de résolution demandant au Gouvernement d'assurer la gratuité de transport pour tous les colis postaux adressés aux militaires aux armées.

Cette mesure, lorsqu'elle sera appliquée, aura vraisemblablement pour conséquence d'augmenter le nombre, déjà considérable, de ces colis. En décembre 1915, Paris seul, un certain jour, en a envoyé 28.000. Le Bureau Central des Colis Postaux Militaires (B.C.C.P.M.) de Paris en a expédié, depuis la guerre, 7.500.000 représentant un poids de 30 à 35 millions de kilos environ, le chargement de 3.500 wagons, c'est-à-dire de 70 trains de 50 wagons. Il faut noter, en outre, que, jusqu'au mois de juin 1916, les dépôts adressaient directement aux armées du Nord-Est les colis qui leur étaient remis pour des militaires administrés par eux. Le B.C.C.P.M. de Marseille voit passer tous les mois 60.000 colis destinés aux troupes françaises en Orient. Enfin, chaque jour, les différentes gares reçoivent en moyenne 35.000 colis pour nos prisonniers de guerre.

L'acheminement des colis destinés aux armées du Nord-Est a été singulièrement accéléré depuis la fin du mois de juin. Ils n'ont plus besoin de passer par le dépôt du destinataire. Ils sont acheminés directement par le chemin de fer sur un vaste local, situé dans une des gares de Paris, où des voies nouvelles



ont été posées par les sapeurs de chemins de fer, de manière à rendre plus rapides toutes les opérations de manipulation, de tri et d'expédition.

De Paris, les colis sont envoyés par wagons complets sur les différentes gares régulatrices, qui les dirigent sur la gare de ravitaillement de chaque grande unité, où les voitures des corps en prennent livraison. Enfin le vaguemestre les remet aux destinataires, immédiatement, s'ils sont au repos, dès leur retour, s'ils sont dans les tranchées. Malgré toute sa bonne volonté, tout son désir d'apporter le plus tôt possible à ses « poilus » les douceurs attendues, il ne peut parcourir les boyaux avec un chargement de cinquante kilos.

Des mesures analogues ont été prévues pour les lettres et les paquets. Toutes les correspondances destinées aux armées du Nord-Est sont dirigées sur le Bureau Central Militaire Postal de Paris (B.C.M.P.), à la tête duquel sont placés des fonctionnaires de l'Administration des Postes militarisés.

Durant le trajet, elles subissent un commencement de tri, grâce à la création des secteurs postaux. Les secteurs postaux ne représentent pas une circonscription territoriale, comme on le croit généralement : on ne saurait en dresser une carte, du moins une carte permanente. Ils correspondent à la circonscription d'un bureau de payeur et portent le numéro de ce bureau. En d'autres termes, tous les éléments qui ont le même numéro de secteur sont desservis par le même payeur. Par suite, comme un payeur est attaché, par exemple, à une division, tant que les troupes font partie de cette division, elles conserveront le même numéro de secteur, qu'elles soient à Dunkerque, qu'elles combattent à Soissons ou qu'elles soient au repos près de Belfort. Grâce à cette conception, le tri peut être opéré, abstraction faite de toute indication sur l'emplacement du secteur.

Dans ces conditions, les services postaux distinguent, dans les correspondances qui leur sont remises, deux groupes principaux : celles qui portent un numéro de secteur et celles qui n'en ont pas. Dans le premier lot, ils effectuent les séparations suivantes : 1 à 20, 21 à 40, 41 à 60, etc. Dans le second cas, ils distinguent ce qui est adressé à l'infanterie, à la cavalerie, etc.

A leur arrivée à Paris, ces envois, ainsi triés, sont remis aux voitures postales, chargées de les déposer, soit à l'Hôtel des Postes, pour les lettres ordinaires et journaux, soit, pour les lettres recommandées et les paquets, dans un bureau créé sur l'emplacement de l'ancien Conservatoire. Une fois les sacs ouverts, il faut trier les envois. Un premier tri a pour objet de distinguer, dans chaque liasse de vingt secteurs, toutes les correspondances portant le même numéro de secteur : c'est le « tri général ». Un deuxième consiste à séparer, dans la liasse de chaque secteur, autant de lots qu'il y a de vaguemestres : c'est le « tri détaillé ».

Quant aux lettres qui ne portent pas de numéro de secteur, cette indication est ajoutée par un service spécial, tenu au courant du secteur affecté à tous les éléments de l'armée, grands ou petits, régiment d'infanterie, péniche-hôpital ou compagnie de cantonniers.

Tous les lots de lettres destinés au même secteur sont réunis dans un sac. Les sacs sont dirigés sur les gares régulatrices où ils sont livrés au bureau frontière, bureau postal placé sous la direction d'un fonctionnaire de l'Administration des Postes, appelé commissaire postal régulateur. Ce fonctionnaire, grâce aux renseignements dont il a communication, charge les correspondances à destination des grandes unités de son armée sur les trains de ravitaillement, qui, aux gares de ravitaillement, les remettent aux camions légers ou aux camionnettes des payeurs. Les voitures les amènent à ce fonctionnaire, lequel les répartit entre les vaguemestres. Ces derniers chargent leur courrier sur des véhicules mis à leur disposition ou qu'ils ont réussi à se procurer, et se dirigent sur le poste de commandement où ils arrivent au prix de mille fatigues et de dangers variés.

La fonction de vaguemestre n'est pas l'« embuscage » rêvé. Dans tel régiment, deux vaguemestres sur quatre ont été blessés ; dans telle division,

un a été tué, un est mort de ses blessures, un troisième a été fait prisonnier. Outre le courage et le sang-froid, le vaguemestre doit posséder l'adresse et le débrouillage. Indépendamment des aptitudes professionnelles, on demande à un vaguemestre de savoir atteler et conduire, monter à cheval, aller à bicyclette et d'être entraîné à la marche, le service postal des corps de troupes obligeant à recourir, suivant les circonstances, aux modes de locomotion les plus divers.

Les payeurs ne sont pas non plus à l'abri des dangers. Ils sont souvent « marmités ». Un certain nombre ont été tués ou blessés dans leur service ; plusieurs ont reçu la Croix de guerre pour actes éclatants de bravoure et de sang-froid au danger. Quant à leur installation, elle manque de confortable ; ce ne sont plus les bureaux en plein air d'août et de septembre 1914, mais souvent encore le tri se fait sur un billard, sur un lit, sur un établi, ou même sur les tombes préparées chez un marbrier.

Pourtant que de lettres reçoit chacun d'eux ! En octobre 1914, le Bureau Central Militaire Postal (B.C.M.P.) de Paris acheminait quotidiennement 600.000 lettres et 40.000 paquets ; en décembre de la même année, le nombre s'élevait à 1.600.000 lettres et 230.000 paquets ; aujourd'hui, il lui est adressé chaque jour, en moyenne, près de 4 millions de lettres ordinaires, 200.000 chargements et paquets, 100.000 journaux, 15.000 mandats-cartes et mandats télégraphiques.

Le nombre des lettres est triple de celui qui, en temps normal, est distribué dans Paris ; il est égal au nombre des lettres du service intérieur circulant dans la France entière en temps de paix.

Les 200.000 chargements et paquets représentent un poids de 250.000 kilos, soit 30 wagons, et un volume de 500 mètres cubes. La France entière, en temps normal, n'en reçoit pas davantage.

On a expédié jusqu'à 4.600.000 lettres par jour, vers le 15 juillet 1915, à la veille de l'envoi régulier des poilus en permission. Au contraire, pour les paquets, c'est en décembre 1915 que le B.C.M.P. de Paris en a reçu le plus grand nombre : 350.000 par jour, contre 210.000 au mois d'août. C'est évidemment l'envoi des effets d'hiver qui provoquait cette augmentation.

La section du Conservatoire, où sont travaillés les paquets, a reçu et expédié, en un jour, jusqu'à 8.000 sacs d'objets, représentant la contenance de 100 omnibus de facteurs.

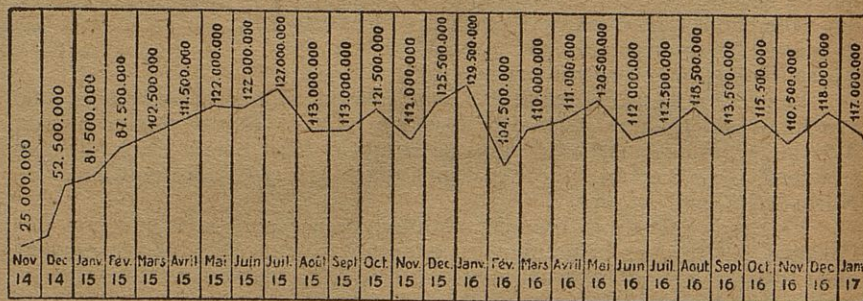
Le nombre des lettres et paquets reçus ne se répartit d'ailleurs pas également entre les différentes parties du mois ou les différents jours de la semaine. Il s'envoie plus de paquets pendant la première quinzaine du mois que pendant la seconde : c'est que, à la fin du mois, les ressources diminuent. Pour les lettres, on constate un minimum chaque lundi, par rapport aux autres jours de la semaine, et un maximum le mardi ou le mercredi. C'est que, le dimanche, on écrit moins ; mais on se rattrape le lundi ou le mardi.

De même, pour les lettres des troupes françaises en Orient, un B.C.M.P. a été créé à Marseille. Il reçoit tous les jours, en moyenne, 120.000 kilos, 10.000 paquets, 12.000 journaux, 6.000 chargements. Des courriers convoyeurs de l'Administration des Postes surveillent, à bord des bateaux, les correspondances qui sont enfermées dans des espaces clos, fermés à clef.

Toutes les mesures ont donc été prises pour que les lettres et les colis postaux arrivent à nos soldats le plus rapidement et le plus sûrement possible. Par exemple, en ce qui concerne les armées du Nord-Est, les correspondances ne séjournent pas plus de vingt-quatre heures au B.C.M.P.. Ses expéditions et celles des gares sont réglées de manière à faire coïncider aussi exactement que possible les arrivées aux gares régulatrices avec les départs pour le front des trains de ravitaillement : en aucun cas les sacs ne séjournent vingt-quatre heures aux gares régulatrices. En résumé, les lettres doivent parvenir aux intéressés de trois à cinq jours après le moment où elles ont été jetées à la boîte. Les correspondances destinées aux troupes françaises en Orient partent par le premier bateau qui suit leur arrivée à Marseille ; mais les dates de départ sont irrégulières et la durée du trajet essentiellement variable.

Pour les colis postaux, aussi bien à Paris qu'à Marseille, il est tenu registre de chacun d'eux, et, plusieurs mois après, il est possible de les suivre depuis leur point de départ jusqu'à destination.

Est-ce à dire que tout soit pour le mieux dans la meilleure organisation possible ? Des lettres, des paquets, surtout des colis arrivent avec des retards ou n'arrivent pas. C'est que des tirs de barrage empêchaient les vaguemestres d'apporter les lettres dans les tranchées ; ou bien les troupes se déplaçaient et, pour des raisons que l'on devine, lettres et colis étaient retenus à la régulatrice jusqu'à ce que le mouvement fût terminé. De plus, sans parler des lettres et colis annoncés et qui n'ont pas été écrits ou envoyés (de nombreuses enquêtes l'ont prouvé), certains militaires donnent des adresses inexactes ou incomplètes. Comment distribuer une lettre adressée à M. Durand, secteur postal 26, ou à M. Dupont, infanterie, compagnie du capitaine Dufour ? Pour les paquets

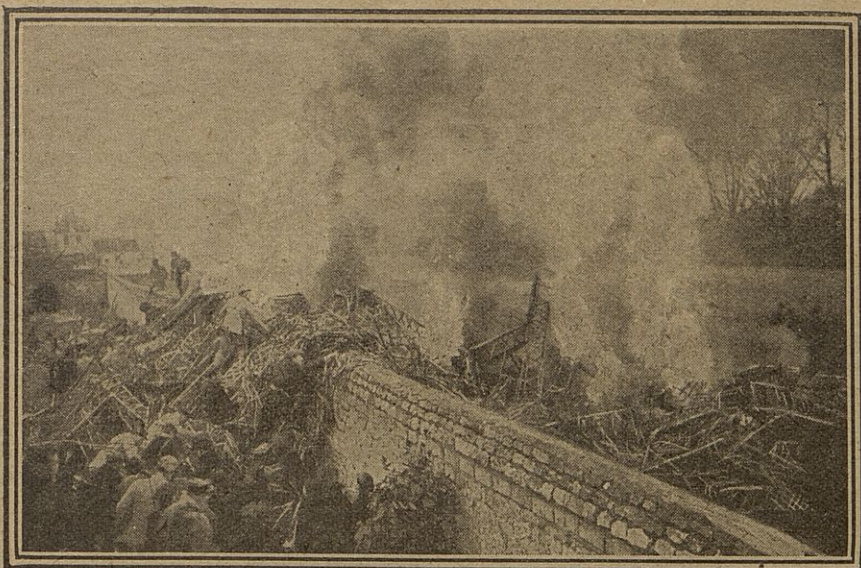


Lettres et cartes parvenues au B.C.M.P. de Paris de novembre 1914 à janvier 1917.
Nombre total : 2 milliards 909.500.000.

et les colis, interviennent d'autres raisons : il est défendu de comprendre dans leur contenu des liquides ou des denrées susceptibles de se corrompre. Néanmoins nombre de parents ou d'amis envoient du pinard, de la gnole, des fromages, des oranges, des poires juteuses, de la vinaigrette ou la mayonnaise composée selon les goûts du mari. Résultat : si des bouteilles viennent à se briser au cours du voyage, si les colis sont serrés, comme c'est le cas le plus fréquent, si l'emballage est mal fait, le contenu se répand et souille tous les paquets voisins, dont l'adresse devient illisible, si bien qu'il est impossible de les distribuer.

En résumé, l'autorité militaire, de concert avec l'Administration des Postes, a cherché à ne pas priver les soldats opérant en France ou en Orient de ce puissant réconfort moral que procure l'arrivée d'une lettre souhaitée, d'un colis attendu. Les retards ou les pertes sont généralement dus à des circonstances inséparables de l'état de guerre ; par suite, on peut les atténuer dans toute la mesure du possible : on ne saurait songer à les supprimer complètement.

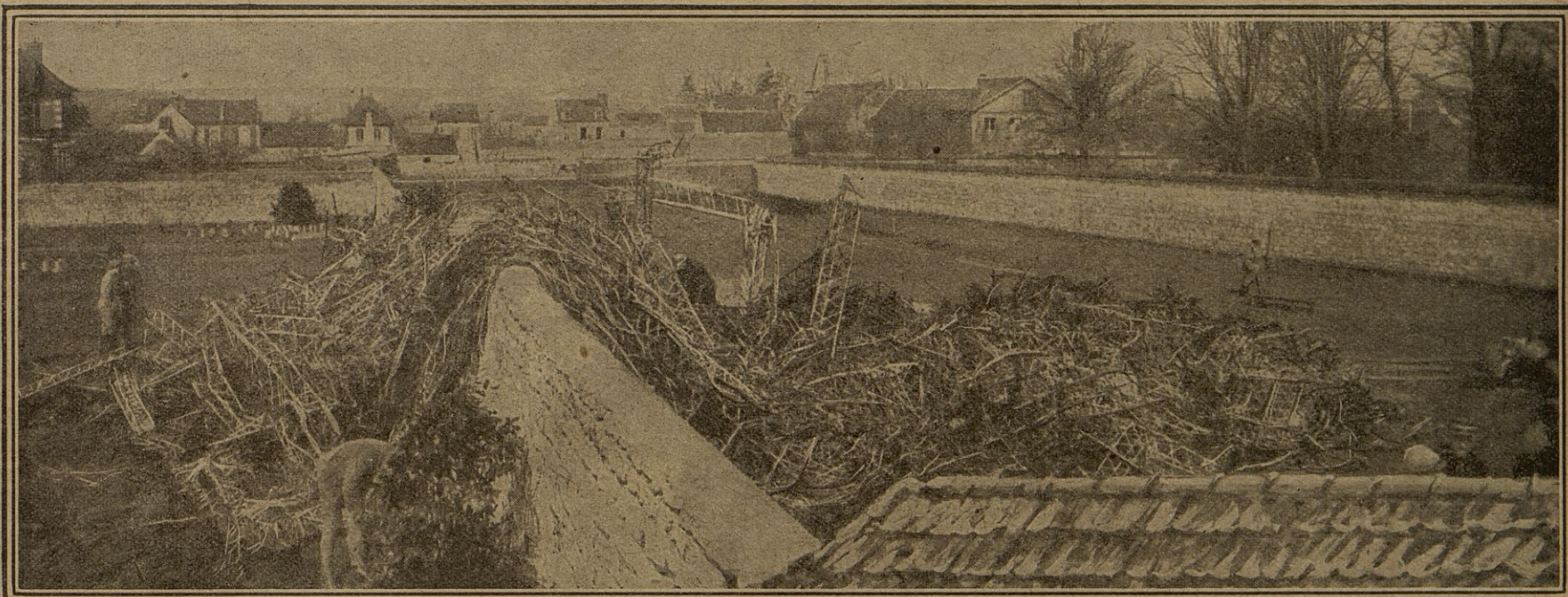
LE ZEPPELIN ABATTU A COMPIÈGNE



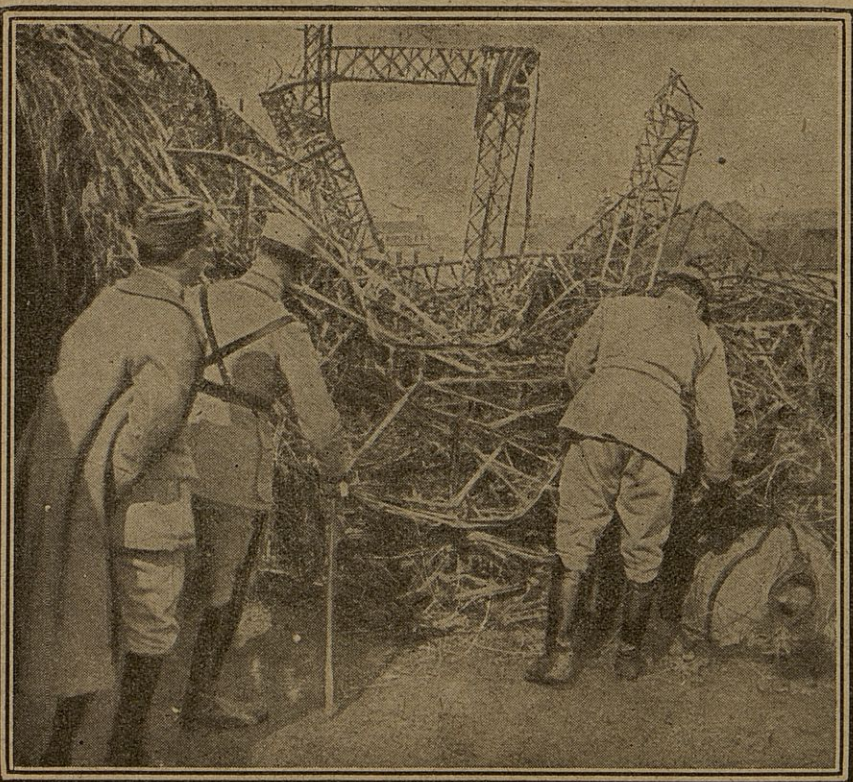
LES DÉBRIS DU ZEPPELIN ACHÉVANT DE SE CONSUMER SUR LE SOL



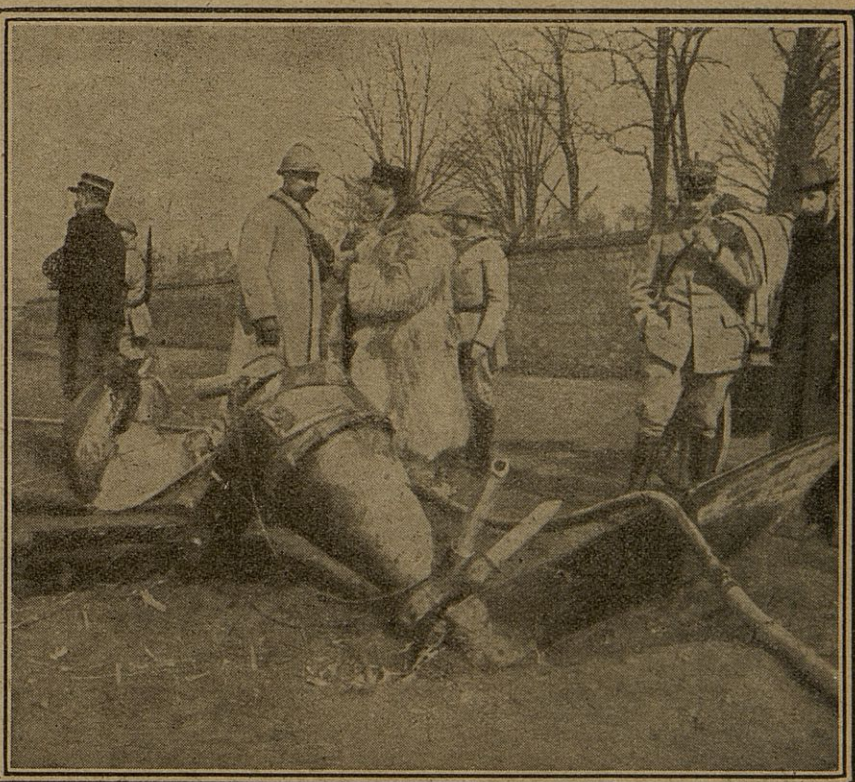
SOUS CE TAS DE DÉBRIS GISENT LES CORPS CARRONISÉS DE L'ÉQUIPAGE



On suppose que ce zeppelin, le L-39, venait de prendre part à un raid sur l'Angleterre lorsque, le 17 au matin, après avoir survolé la région parisienne, il apparut au-dessus de Compiègne. Incendié à 3.500 mètres par un obus de nos canons, il s'abattit en flammes sur le mur d'un jardin de la ville. La chute de cet amas de ferraille ne causa pour ainsi dire pas de dégâts et ne fit pas de victimes, mais l'équipage du dirigeable comprenant une vingtaine d'hommes périt carbonisé ; quelques-uns se tuèrent en sautant de l'aéronef.

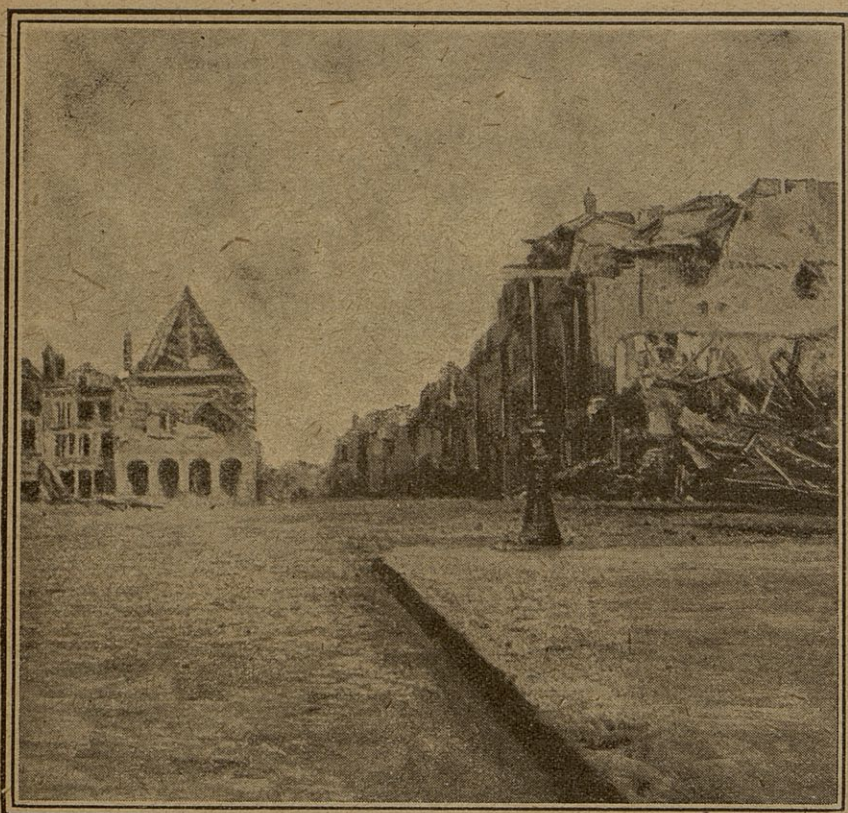


EN DÉBLAYANT LES RESTES DE L'APPAREIL ON DÉCOUVRE UN DES MOTEURS

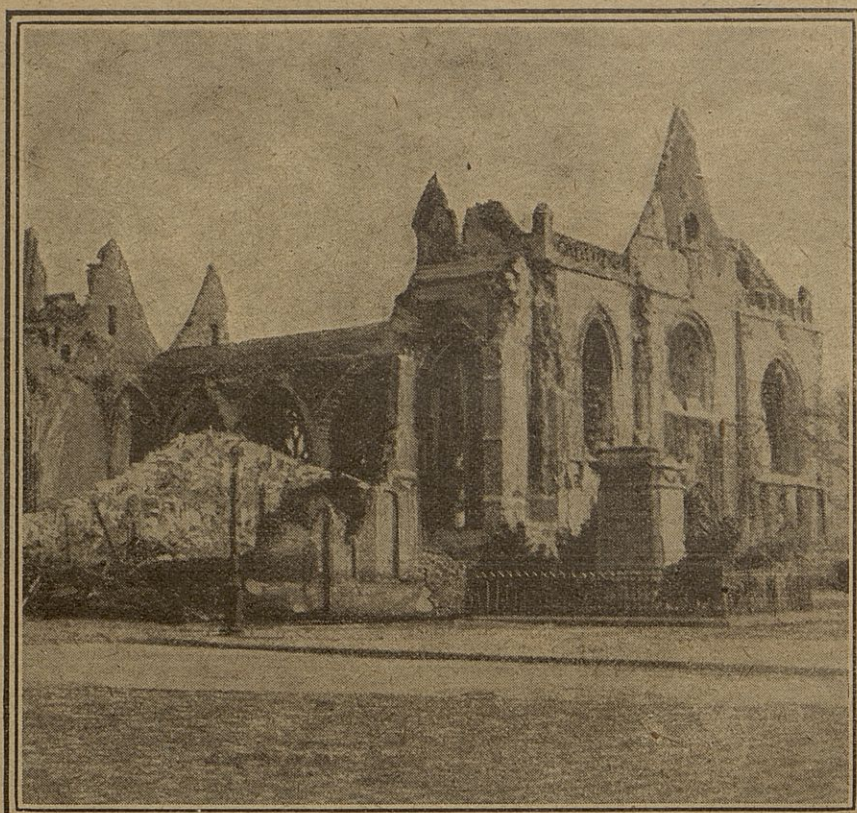


ON A PU DÉGAGER UNE HÉLICE BRISÉE ET SON CARTER

PÉRONNE REPRISE AUX ALLEMANDS



Sur cette place du Marché-aux-Herbes s'élevait la statue de Marie Fouré, qui en 1536 défendit Péronne contre Charles-Quint. Cette statue était en bronze ; les Allemands l'ont emportée.



Déjà décapitée de son beau beffroi par les obus allemands en 1870, l'église Saint-Jean de Péronne a encore souffert dans la guerre actuelle ; les Allemands, avant de partir, l'ont saccagée et souillée.



Le 17 mars les Anglais sont entrés à Péronne, que les Allemands venaient d'évacuer après l'avoir pillée et en avoir détruit systématiquement les principaux édifices, les monuments artistiques. C'est la première sous-préfecture reconquise. L'artillerie ennemie était placée près de Mont-Saint-Quentin qui domine Péronne et dont nous donnons ici une vue ; au premier plan on voit les entonnoirs creusés par nos obus et ceux de nos alliés ; un réseau de fils de fer barbelés s'aperçoit encore.

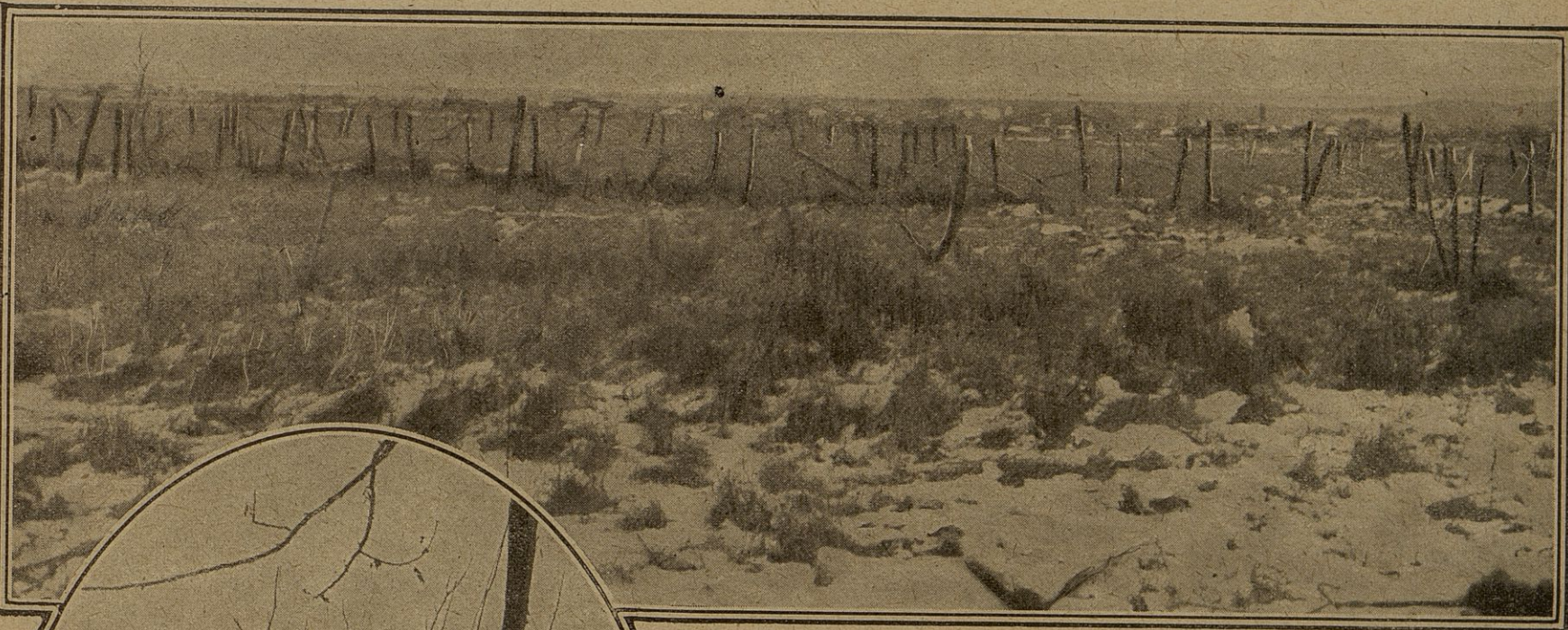
LA RETRAITE DES ALLEMANDS SUR L'OISE



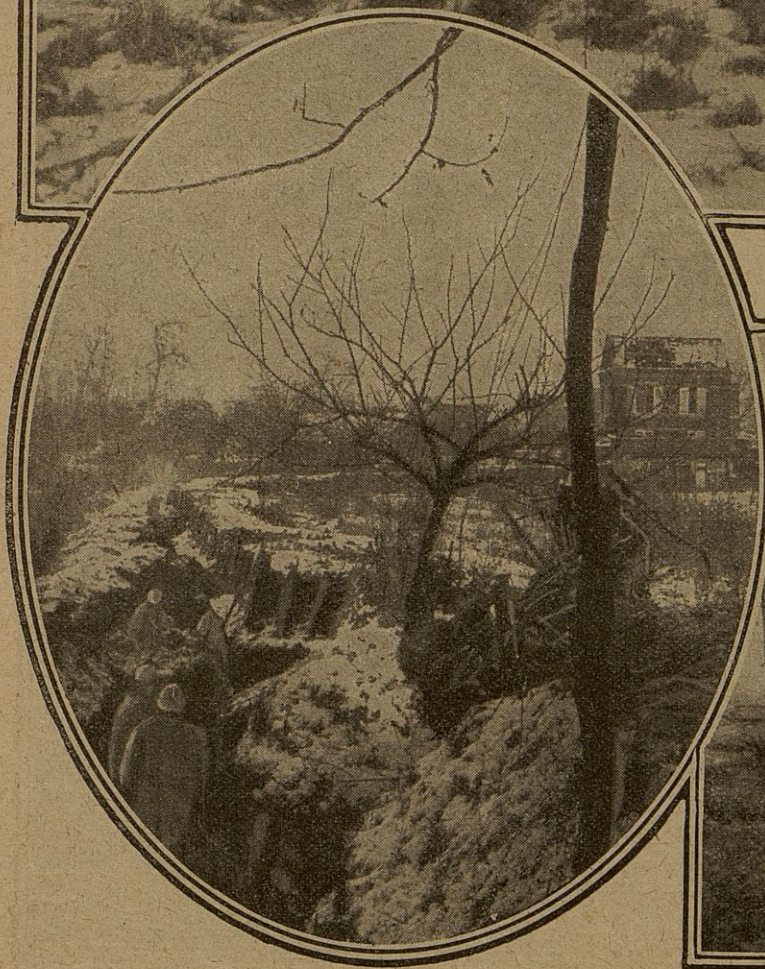
Une des extrémités du village de Beuvraignes. La ligne d'arbres brisés que l'on voit à l'arrière-plan indique la position de la route nationale n° 17 de Paris à Lille. C'est du 15 au 16 que Beuvraignes fut repris par nos troupes.



L'entrée de Grapeaumesnil.



Défenses établies par les Allemands en avant de Lassigny que nous avons repris. Au fond, le village, avec le clocher qui se détache sur la droite.



D'Arras à Crouy, depuis le 15 mars, les Allemands ont été refoulés loin de leur ancien front. Plus de 250 localités ont été délivrées de leur présence. Voici, à gauche, notre tranchée dans le village de Plessis-en-Roye que nous occupons en face de Lassigny dont nous séparait la première ligne allemande. Près de la maison restée debout, se voit le poste de commandement d'où partit le signal de l'attaque. A droite, les abords de Beuvraignes, un des premiers villages reconquis par nos vaillantes troupes.

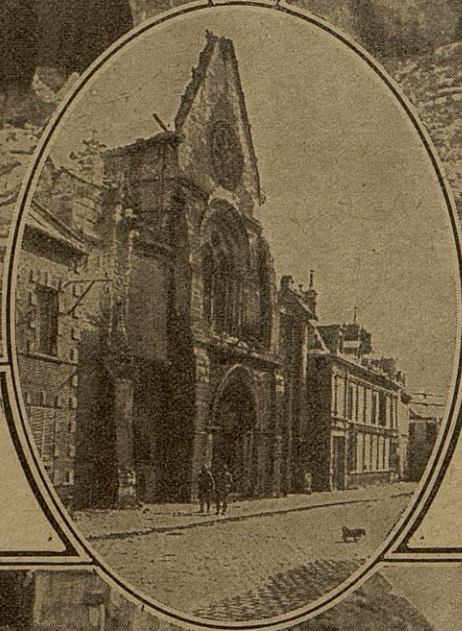
NOS TROUPES ENTRENT A ROYE



Dans la rue pleine de décombres les vieillards, les femmes, les enfants se sont précipités à la rencontre de nos soldats ; la joie de voir des uniformes français éclate sur tous les visages ; les poilus sont aussi heureux que les civils.



L'église de Roye n'est plus qu'un monceau de ruines ; on voit ici quelques-uns de nos soldats examinant les décombres. Dans le médaillon : la façade de l'église derrière laquelle il ne reste plus rien des voûtes ni de l'intérieur.



Le 17 mars, vers midi, nos fantassins pénétraient dans la petite ville de Roye que les Allemands avaient évacuée une heure avant, après avoir pillé et saccagé les maisons ; pendant la nuit ils avaient placé des mines aux carrefours et fait sauter plusieurs maisons dont on voit ici les ruines. L'arrivée des uniformes bleus, que les habitants voyaient pour la première fois, fut saluée avec enthousiasme par la population enfin délivrée de l'oppression allemande. Des drapeaux tricolores furent arborés à toutes les fenêtres.

LES ALLEMANDS NE SONT PLUS A NOYON



...« Et les Allemands sont à Noyon... » La phrase symbolique ne pourra plus servir, car nous avons occupé Noyon le 18 mars au matin. Ces photographies, prises par un des premiers soldats entrés à Noyon, représentent : en haut, à gauche, une ferme détruite à Dreslincourt ; à droite, une cheminée de briqueterie abattue à l'entrée de Noyon. Dans le médaillon : à gauche, ruines de maisons près de Chiry ; à droite, un abri allemand en ciment armé à Dreslincourt. En bas : la grande rue de Noyon avec la cathédrale intacte.

BIZARRE ACCIDENT D'AVIATION



Il arrive parfois à nos aviateurs des mésaventures bizarres, dont heureusement ils se tirent presque toujours indemnes. Récemment, le pilote d'un biplan, manœuvrant pour atterrir, descendit sur les fils d'une ligne de télégraphe. Le biplan, retenu par sa nacelle, resta suspendu entre ciel et terre. Cet accident, soit dit en passant, permet de constater la solidité avec laquelle est établi notre réseau. Les hommes d'un cantonnement voisin, accourus en hâte, finirent par retirer l'appareil de sa position critique. Il n'avait d'ailleurs presque pas souffert. Dans le médaillon : un autre aspect de l'appareil.



A TIRE D'AILLE

PAR FÉLIX HAULNOI

CHAPITRE X

DANS L'AIRE DU VAUTOUR

Jean d'Athis parti seul au secours de la princesse, les deux sœurs pressèrent Willy et Strong de filer en vitesse jusqu'aux « Rosiers ». Ayant ramené chacun un avion à la croix noire, on leur fournirait les instructions indispensables pour se rendre, d'une traite, au « Nid d'aigle ».

Au lieu des notes et du plan attendus, ceux-ci trouvèrent Lucile et Madeleine prêtes à s'envoler avec eux, méconnaissables sous leurs manteaux caoutchoutés et leurs bonnets de toile cirée.

Aucune discussion n'était possible avec deux jeunes filles aussi déterminées, surtout quand, pour leur démontrer la part de témérité folle que comportait une telle aventure, il n'y avait que deux Anglais de vingt ans enclins à risquer eux-mêmes l'impossible.

Et ce fut d'abord comme une partie de plaisir passionnante, d'une facilité dérisoire.

Après un envol aisé, un même élan emporta les avions jumeaux vers les hautes altitudes pour que rien ne vint contrarier leur vol rectiligne.

Commencé au crépuscule, le voyage s'acheva dans la nuit, sous un ciel sans lune mais fleuri d'étoiles.

Du chaos ténébreux où s'estompait la terre sortait comme un décor de féerie le château de Worth sur son plateau, et les vagues projections, qui, de sa lanterne d'escalier, rayonnaient en mourant sur la campagne environnante, permettaient de distinguer les clairières des touffes d'arbres, les bâtisses de la terre plate, les hauteurs rocheuses des bas-fonds.

Les deux avions descendirent en vol plané, sans bruit.

Dans le principal carré de lumière qui, venu du vestibule, s'élargissait dans la cour d'honneur, on distinguait très bien un avion posé, mais un seul. Était-ce celui de Jean?... Était-ce celui du prince?...

Aucun bruit ne montait de cette solitude éclairée.

Les deux sœurs jugèrent prudent d'aller atterrir plus bas, au pied même de la falaise qui portait le château, sur une pelouse dissimulée dans un coin d'ombre.

Leur premier souci fut alors de chercher à tâtons dans le roc perpendiculaire une poterne étroite, basse, hérissée de clous. Elles la trouvèrent sans peine. Cette porte était fermée.

— C'est dommage!... firent-elles. Un escalier en colimaçon taillé dans le roc va s'ouvrir là-haut dans l'office. Il ne nous reste que la grande entrée. Ce sentier en lacets nous y mène.

— Il y a bien les fenêtres, hasarda Strong.

— Toutes grillagées au premier étage.

Willy regarda le paysage sinistre, la croupe rocheuse, les vagues solitudes environnantes drapées d'ombre, et s'attrista pour les jeunes filles. Ce cadre, qui eût été pour lui un attrait de plus s'il avait opéré seul, l'effrayait un peu maintenant.

— Vous n'auriez pas dû venir, regretta-t-il un peu tard. Strong et moi, nous serions entrés par la grande porte comme chez nous.

— Personne ne vous retient!... plaisanta Lucile. Allez donc. Vous nous ferez signe.

— J'ai trouvé la solution la plus pratique, émit Strong. C'est moi qui m'aventurerai seul.

— Mais non!... Mais non!... protesta Madeleine. Nous opérons ensemble. Si nous nous séparons momentanément, que ce soit pour aller plus vite. Ici, ce n'est pas le cas.

L'ascension fut rapide. Cinq minutes plus tard le groupe silencieux débouchait dans la cour d'honneur. L'avion vide et seul était celui du prince.

Cette constatation activa les courages et piqua à vif les curiosités. Il importait de savoir et d'agir.

Dans le vestibule désert et lumineux, ce qui frappa tout d'abord, ce fut le petit carré de bristol laissé par Jean.

— La carte de visite de mon frère!... dit Lucile en s'élançant, puis, ayant lu :

— Jean s'est vu dans l'obligation de nous fausser compagnie. La princesse avait une attaque de nerfs, ce qui se comprend. Le prince est tout en haut, emprisonné dans le donjon. Le château est vide.

» Vite un coup d'œil à l'office pour nous ménager une retraite jusqu'à nos avions.

La porte de dégagement ouvrant sur l'escalier de pierre fonctionnait, huilée, munie de puissants verrous; des spirales qui s'enfonçaient dans l'ombre, montait une odeur de cave.

Déjà distrait d'une aventure qui n'en était plus une, Strong s'était écarté pour examiner et étudier l'installation électrique. Il la critiqua avec la compétence d'un ingénieur.

— Mauvais!... mal fait!... mal compris!... mal fini!...

Et, retenant Madeleine comme s'il venait de faire une découverte capable de l'intéresser au plus haut point :

— Il suffirait d'un coup de ciseau là, tenez, là où je pose le bout de mon doigt, pour plonger le château dans les ténèbres.

La jeune fille mit son index fuselé à côté de celui du géant. Elle sentit la bosse double de deux fils jumeaux qui, sortis du mur, se perdaient dans le bois.

Lucile venait de s'emparer d'une lanterne à pétrole qu'elle alluma.

— Viens, Madeleine, dit-elle. Nous allons ouvrir la poterne du bas tandis que ces messieurs iront cher-

de corde croisée derrière les oreilles, puis il serra et fixa les liens aux poignets.

Ainsi ficelé, il se décida à l'emporter et le chargea sur ses robustes épaules.

Le groupe, ralenti, descendit avec précaution, car l'alarme était donnée. Il importait de gagner au plus tôt l'escalier de pierre de l'office.

— L'expédition s'annonçait trop bien, souffla Willy. Strong le rassura.

— Elle est presque terminée. Qui va venir au secours du prince?... Tout est là. Les communs sont loin. Jusqu'ici, les renseignements fournis par l'aviateur suisse se sont trouvés justifiés. Il n'y a plus personne dans ce vieux castel.

— Pourvu que Lucile et Madeleine aient eu le temps d'ouvrir la poterne et de remonter!

Les deux amis atteignaient le palier du premier étage quand un bruit de pas résonnant sur le pavé de la cour d'honneur les immobilisa.

Strong dit tout bas :

— On vient au secours du prince!... Ouvre cette porte. Cachons-nous et laissons passer.

Un vaste salon fut leur refuge.

Par le battant laissé entre-bâillé, on put voir le ménage affairé des vieux domestiques qui se hâtaient vers les étages supérieurs.

Alors Willy se désola :

— Quel contretemps fâcheux!... Je tremble pour Lucile!... C'est plus fort que moi!... surtout maintenant!...

Strong s'inquiéta. Il se méfiait toujours du ton embarrassé de Willy quand une confidence importante lui brûlait les lèvres.

— Pourquoi dis-tu : surtout maintenant?

Le jeune homme marqua une hésitation, puis candide :

— Parce que, tout à l'heure... sous les étoiles... j'ai demandé à Lucile... sa main!...

Le « géant de Cambridge » eut un sursaut qui faillit coûter la chute du prince évanoui.

— Tu ne devais pas, Willy!... Tu ne devais pas!... Tu devais informer ton père et le laisser agir!... Que t'a-t-elle répondu?...

— Rien, mais elle a ri d'une façon si rassurante que je suis bien tranquille sur mon sort.

Willy respira avec effort, puis, la voix plus embarrassée :

— C'est maintenant, Georges, que tu vas avoir le droit de te fâcher et de me gronder!... Quand mon avenir a été réglé je me suis avancé aussi... pour... toi!...

— Pour moi?... se scandalisa l'irréprochable Strong. Oh! Willy!... Willy!... l'affreuse, la pénible gaffe!... Moi qui me proposais de faire auprès de Jean une démarche régulière...

— Plains-toi!... Pourquoi m'as-tu donné à entendre que tu aimais Madeleine?...

— Que t'a répondu Lucile?

— Toujours rien, mais son rire m'a paru aussi rassurant pour toi que pour moi.

— Allons les retrouver!... s'empressa le colosse. Je n'entends plus les vieux.

Arrivé à l'office, il refusa de poser son fardeau.

— Il serait trop lourd à recharger, plaisanta-t-il. Rien n'est dur à enlever comme un corps inerte et monsieur fait des manières pour revenir à lui.

Les deux sœurs tardaient à remonter : Willy proposa d'aller à leur rencontre.

Strong se rangea à cet avis et il s'engagea dans l'étroit escalier en colimaçon.

Il descendit ainsi une dizaine de marches, puis s'arrêta en poussant un grognement de contrariété.

Willy, qui s'escrimait contre la vieille serrure pour fermer le passage derrière eux, lui demanda :

— Qu'est-ce qui t'arrête?

Le grognement s'accrut comme ponctué par un effort de traction surhumain, puis le colosse répondit :

— C'est le prince qui m'arrête.

— Comment?

— Il ne passe pas.

Le jeune homme se retourna et sourit.

L'escalier était trop étroit et trop bas pour livrer passage à deux corps l'un portant l'autre.

— Pose-le, nous le trainerons, fit-il.

Strong fit basculer son fardeau et s'épongea le front.

A ce moment, un bruit de course affolée venant d'en bas s'accrut, grandit et les deux sœurs se montrèrent essouffées, étonnées aussi.

— Il serait imprudent de prendre notre vol tout de suite, dirent-elles. Les zeppelins annoncés, venant de la frontière suisse, passent en ce moment au-dessus du château. Des avions de poursuite les escortent et de nombreux projecteurs balayent le ciel de leur pinceau lumineux. Si notre prisonnier était descendu, si nous n'avions qu'à nous embarquer et à fuir, passe encore...

Strong ajouta, inquiet :

— Il y a pis que cela. Le prince a crié au secours et deux vieux serviteurs ont répondu à son appel. En ce moment, ils le cherchent. Ne le trouvant pas, ils vont jeter l'alarme. Nous ne pouvons les laisser libres.

— Nous allons les ficeler comme leur maître.

— Allez, dit Madeleine; faites diligence. Lucile et moi nous nous chargeons du prince. A nous deux nous le trainerons bien jusqu'en bas.

(A suivre.)



cher le prince dans la salle où il se trouve emprisonné. Rendez-vous ici dans dix minutes.

Les deux jeunes filles s'engagèrent aussitôt sur les marches usées qui s'enfonçaient dans l'office rond comme un puits, tandis que les deux amis, ayant hâte d'en finir, escaladaient le grand escalier.

Ils montaient vite, sans bruit, sans parler, dans le silence de ce château vide, quand des cris d'appel furieux et pressants leur arrivèrent du dernier étage.

Ils reconnurent la voix exaspérée du prince et bondirent, montant les dernières marches d'escalier quatre à quatre.

Ils trouvèrent Otto de Worth les mains libres mais les jambes encore emprisonnées par les liens dont le lieutenant d'Athis s'était servi pour le maîtriser. Cramponné à une fenêtre du donjon, il hurlait comme un possédé.

Un formidable coup de poing de Strong le fit taire, et, du même geste, les deux Anglais se trouvèrent, revolver au poing, prêts à tirer sur le corps inerte.

Le courage leur marqua pour presser la gâchette. Ils se regardèrent et remirent leurs armes dans leur gaine.

Strong observa :

— Le lieutenant d'Athis ne l'a pas tué. Nous non plus. Tu verras, Willy, que nous le ramènerons vivant à ton père.

— Penses-tu?... protesta le jeune homme. Nous trouverons bien le moyen de l'obliger à se défendre. Pour l'instant, bâillonne-le.

Strong s'était agenouillé. Il mit dans la bouche du prince un mouchoir qu'il consolida d'un triple tour



Constitué en quarante-huit heures après la démission du ministère Briand, le cabinet présidé par M. Ribot s'est présenté le 21 mars devant la Chambre qui lui a donné sa confiance à l'unanimité de 440 votants. Voici les nouveaux ministres, à l'exception de M. Albert Thomas, ministre de l'armement. Au centre : M. Ribot (Présidence du conseil et Affaires étrangères), ayant à sa droite : MM. VIVIANI (Justice) et l'amiral LACAZE (Marine), et à sa gauche : MM. LÉON BOURGEOIS (Travail) et MAGINOT (Colonies). Debout, de gauche à droite : MM. FERNAND DAVID (Agriculture), VIOLETTE (Ravitaillement), THIERRY (Finances), PAINLEVÉ (Guerre), STEEG (Instruction publique), MALVY (Intérieur), CLÉMENTEL (Commerce), DESPLAS (Travaux publics). M. Ribot a conservé les anciens sous-secrétaires d'Etat en leur adjoignant M. DANIEL-VINCENT comme sous-secrétaire d'Etat de l'aviation.

FRONT ITALIEN.

FRONT A LA DATE DU 10 JUIN 1915

FRONT A LA DATE DU 21 MARS 1917

LEGÈNDE.

Echelle:

0 25 50 100 Kil.

FRONT A LA DATE DU 3 Xbre 1914.

FRONT A LA DATE DU 21 Mars 1917.

Avance Allemande extrême.

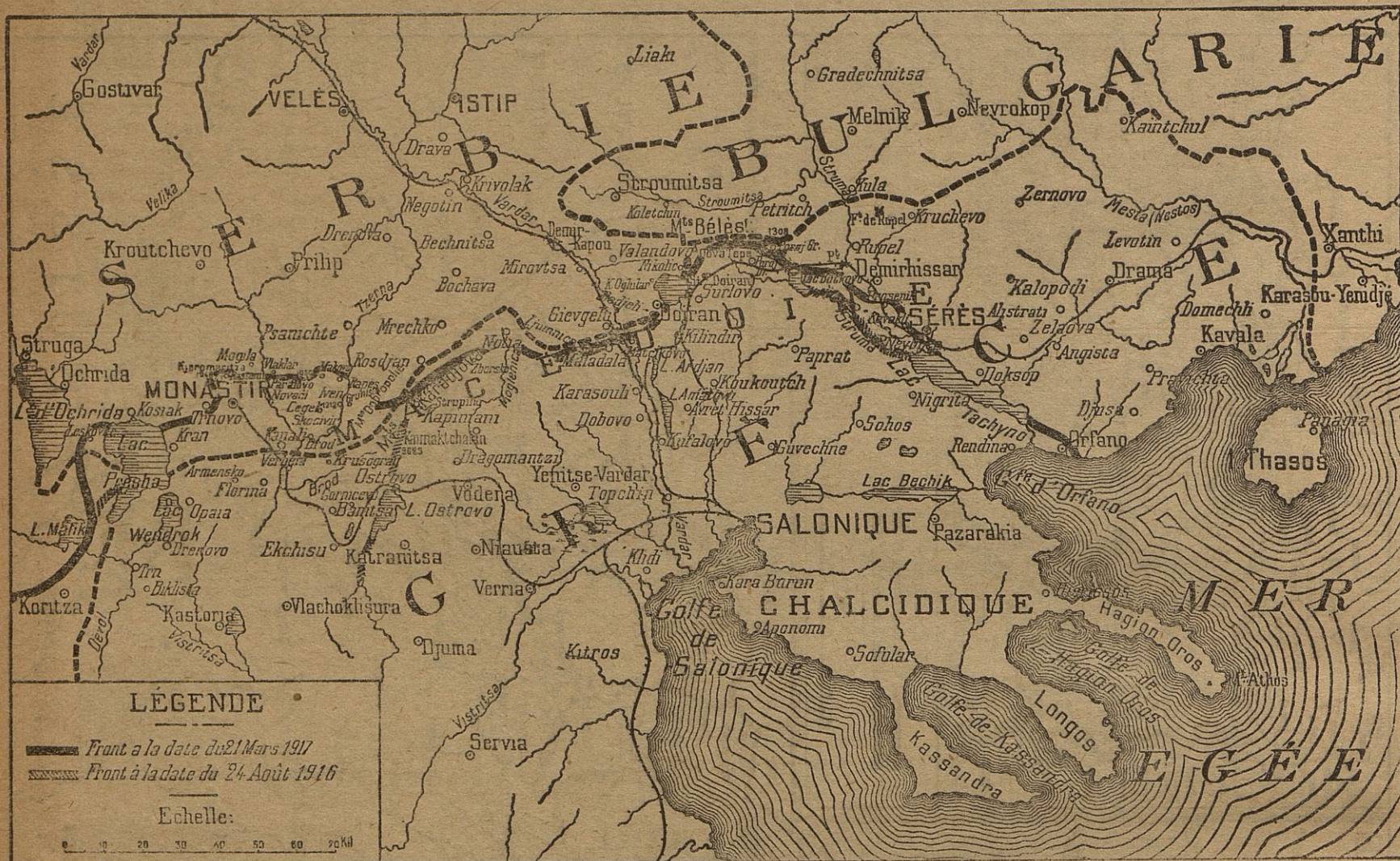
LEGÈNDE

Echelle:

0 25 50 100 Kil.

LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

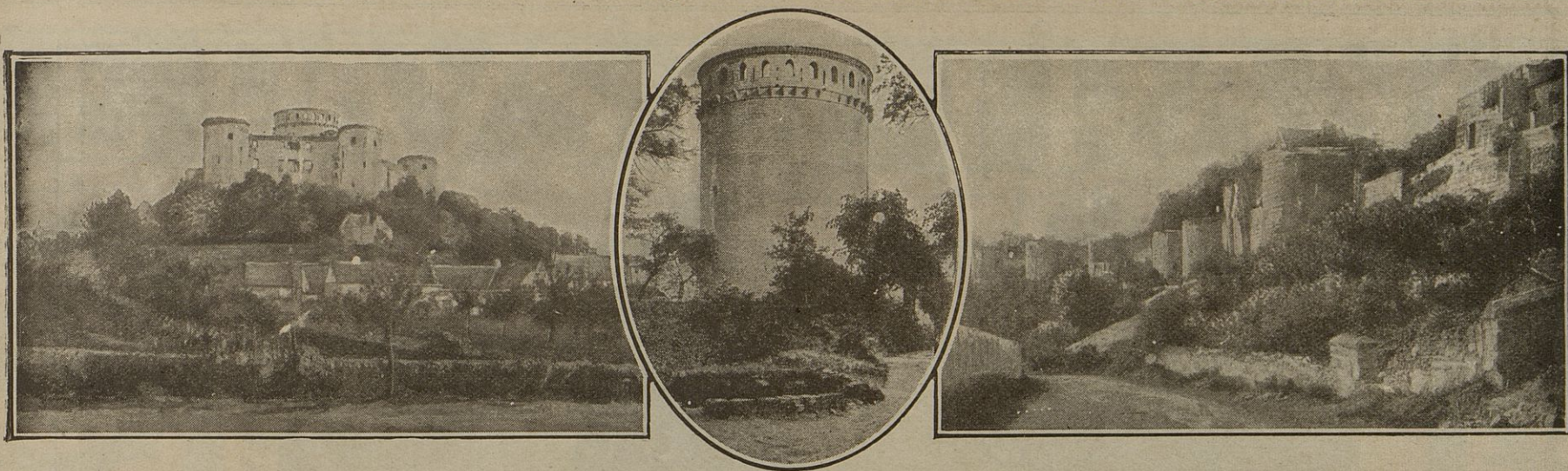
LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPÉRATIONS EN ORIENT



LE CHATEAU DE COUCY, SON DONJON ET SES REMPARTS



D'après un communiqué, des aviateurs ont signalé que les Allemands avaient fait sauter les ruines du château de Coucy ; ce remarquable monument de l'architecture militaire du moyen âge avait été construit vers 1230 par Enguerrand de Coucy.

SUR LE FRONT ORIENTAL

Des événements considérables viennent de se produire en Russie. Les difficultés intérieures dont l'empire souffrait depuis longtemps ont abouti à une révolution qui a rallié dans tout le pays l'armée et les différentes classes de la société. Sous la pression de l'opinion le tsar Nicolas II a abdiqué le 15 mars en faveur de son frère, le grand-duc Michel. Ce dernier, cependant, ne veut tenir le pouvoir que du peuple russe, représenté par une Assemblée constituante dont la réunion est imminente. Le gouvernement est provisoirement exercé par un ministère présidé par le prince Lvoff et formé par les soins de la Douma, sous l'impulsion de M. Rodzianko, président de cette haute assemblée qui dirige dès maintenant avec fermeté les destinées de la nation russe. Après quelques jours de troubles inévitables en de telles circonstances, l'ordre est rétabli dans tout l'empire. Une nouvelle vie commence pour la Russie. Le programme du nouveau gouvernement comporte la poursuite énergique de la guerre aux côtés des alliés jusqu'à la défaite complète de l'Allemagne.

Le tour pris par les événements cause une violente déception en Allemagne où l'on escomptait l'avènement d'une révolution en Russie, mais comme couronnement des intrigues de la camarilla qui cherchait à faire conclure une paix séparée avec Berlin et Vienne.

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — La guerre a été peu active sur ces fronts. Les impériaux ont tenté de surprendre les Russes en quelques endroits de leur immense front mais leurs initiatives ne leur ont rien rapporté. La plus importante de ces affaires a eu lieu dans la région de Stanislaw et a consisté en une lutte pour la possession de quelques tranchées que les Russes ont d'abord perdues, puis reprises.

Sur le front roumain, l'action de l'artillerie est incessante, mais les mouvements de troupes se bornent à des escarmouches, à des combats entre détachements isolés.

FRONT DE MACÉDOINE. — On ne doit pas oublier que l'abondance des chutes de neige entrave les opérations dans cette contrée montagneuse, et par suite ne pas s'étonner de la rareté relative des nouvelles que l'on en

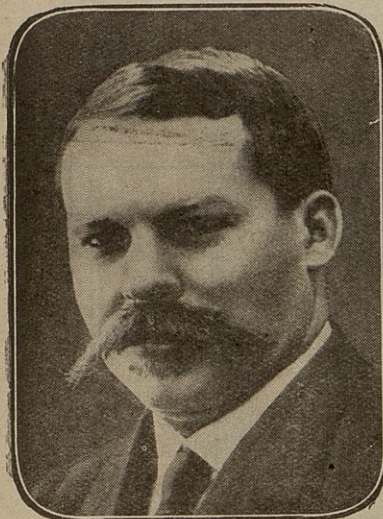
reçoit. On apprend, le 15, que les Italiens ont attaqué et progressé aux abords de la cote 1.050 et que les Autrichiens ont été battus entre les lacs Prespa et Malik après avoir pris l'initiative d'un combat. Quant aux Anglais, au sud-ouest de Doiran, ils avaient réalisé une avance de 900 mètres sur un front de plus de 3 kilomètres, arrivant ainsi en certains endroits à moins de 200 mètres des tranchées ennemies. De nombreux prisonniers furent faits au cours de cette progression. Le 19, c'est de nos propres troupes que nous recevons des nouvelles. A la suite d'une série d'attaques très vigoureusement menées dans la région au nord et à l'ouest de Monastir, en dépit d'une résistance opiniâtre de l'ennemi et de violentes tourmentes de neige, les Français ont enlevé d'assaut la cote 1.248, Snego, le monastère et le village de Rastani. Toutes les contre-attaques ennemies ont été repoussées ; nos hommes se sont emparés de 9 mitrailleuses et ont fait plus de 1.200 prisonniers, dont 11 officiers. L'ennemi a réagi, mais en bombardant de loin Monastir.

CAUCASE-PERSE-MÉSOPOTAMIE. — Les opérations sont poursuivies activement et simultanément sur ces trois fronts. Au 18, les Russes, appuyés sur Erzindjan et Trébizonde, marchaient sur Sivas et se trouvaient dans la région de Matkoute, au sud-ouest de Kalkya.

En Arménie, les troupes du général Youdénitch ont, suivant un communiqué du 18, réoccupé Van et se sont avancées jusqu'à une huitaine de kilomètres de Mouch. Ces deux villes ont été plusieurs fois prises par les Russes et reprises par les Turcs. On se les dispute avec un acharnement qui prouve leur importance stratégique.

En Perse, le général Baratoïf a occupé la petite ville de Banah et le village de Kariman. Son aile gauche a ainsi réalisé une double avance : la colonne de Sakkiz, marchant sur Souleimanieh et le Tigre, 35 kilomètres ; la colonne de Senneh, 60 kilomètres. Cette dernière colonne n'avait plus que 60 kilomètres à couvrir pour opérer sa jonction avec le centre, dans la région de Kermanschah. Ce centre de l'armée Baratoïf se trouvait, à la date du 19, en marche par la passe de Tcharzivar qui sépare la plaine de Kermanschah de celle de Mahidecht. Un village de ce nom aurait été occupé par les Russes.

En Mésopotamie, les Anglo-Indiens poursuivant les Turcs sur la rive droite du Tigre se sont emparés de la station du chemin de fer de Bagdad sise à la hauteur de Khan-Mouchaidé.



M. DANIEL-VINCENT
le nouveau sous-secrétaire d'Etat
de l'aviation.



L'adjudant DOUCHY
qui vient de passer au rang des as
en abattant son 5^e avion.

VIENT DE PARAÎTRE L'ART & LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVÉGIENNE

et de faire la cuisine } sans feu } ou presque
 } sans frais }

PAR LOUIS FOREST

EN VENTE AU PAYS DE FRANCE, 2-4-6, BOULEVARD POISSONNIÈRE
Prix : 0'30 ; envoi franco contre 0'35

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concise à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la Marmite norvégienne, à laquelle ses articles parus dans le *Matin*, ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

NOTRE PRIME

Agrandissement photographique

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, le BON-PRIME inséré dans ce numéro, à la dernière page des annonces, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande suivant tarif réduit indiqué sur ce bon.

Nous acceptons les photos défectueuses ou à transformer avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 127 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 6 et représentant : « Un chemin de fer à voie étroite transportant des blessés canadiens. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



DERNIERE ATTRACTION, PAR ALBERT GUILLAUME

— Vous savez... depuis la crise, on ne met plus sur les invitations : « On fera de la musique » ou « On tricoterà »... On met : « Il y aura du feu »...



COMPENSATION, PAR ALBERT GUILLAUME

— Depuis l'affranchissement à 15 centimes, sur trois lettres que j'écris, il y en a deux pour civils et une pour poilu... Avec la franchise militaire, ça ne me coûte toujours que six sous pour trois lettres !...